

D<sup>r</sup> G. BOTTI

CONSERVATEUR DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN D'ALEXANDRIE

---

# LA COTE ALEXANDRINE

## DANS L'ANTIQUITÉ

---

Fascicule II<sup>e</sup>

---

EXTRAIT DU BULLETIN SÉRIE V, N<sup>o</sup> 2, DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1898

D<sup>r</sup> G. BOTTI

CONSERVATEUR DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN D'ALEXANDRIE

---

# LA COTE ALEXANDRINE

## DANS L'ANTIQUITÉ

---

Fascicule II<sup>e</sup>

---

EXTRAIT DU BULLETIN SÉRIE V, N° 2, DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1898

## LA COTE ALEXANDRINE DANS L'ANTIQUITÉ

(Suite).

---

EMPORIUM. — Lorsqu'on dit *Emporium*, Letronne y voit le marché des ἑμποροί, d'après un passage d'Héraclide cité par Toup. Mais certainement il n'avait rien de commun avec l'*Agorium*, situé plus à l'ouest. Néroutzos bey y voit l'ancienne *Bourse* d'Alexandrie. J'ai observé que des auteurs chrétiens, sujets locaux, identifient le *Mercurium* avec l'église du Cæsaréum. Ce déplacement ne contredirait même Strabon. D'autre part le mot latin *Mercurium* serait la traduction du grec ἐμπόριον, dans la signification de lieu public, reconnu par le gouvernement, pour y passer les transactions commerciales ; ce serait enfin la « bourse » de Néroutzos bey, dans le coude du Posideïon, autrement circonscription de l'*Emporium*, dit *Mercurium*.

Un édifice en l'honneur de Mercure, renfermant une statue colossale de ce dieu, se voit sur le revers d'un grand bronze alexandrin d'Antonin, à l'an 7 (144-145 de notre ère). Le *Mercurium* était une circonscription

importante d'Alexandrie, la première ville commerciale de l'Univers à cette époque-là ; il était administré par un fonctionnaire de nomination impériale, *Procurator Augusti ad Mercurium Alexandreae*.

L'inscription du C. I. L. (X 3847) nous donne le *cursus honorum* de M. Campanius M.f.M.n. Fal (erna) Marcellus, qui fut *procurator Augustorum ad Mercurium Alexandreae*, après avoir géré la procuratèle de l'île de Chypre. Cette dignité avait une certaine importance, attendu qu'elle était supérieure à la procuratèle provinciale.

Je trouve quelques mentions du *Mercurium* dans le passage suivant du *Synaxare*, cité par M. Amélineau :

« La cause pour laquelle a lieu la fête de l'archange  
« Michel en ce jour (12 Baonah), c'est qu'il y avait dans  
« la ville d'Alexandrie un grand temple que Cléopâtre,  
« fille de Ptolémée, avait bâti au nom de Mercure, et on  
« lui faisait fête à Alexandrie le douzième jour de Bao-  
« nah. Il y avait dans le temple une grande idole de  
« cuivre qui s'appelait Mercure et on lui faisait le jour  
« de sa fête de grands sacrifices. Et ainsi ils restèrent à  
« célébrer sa fête jusqu'aux jours du gouvernement du  
« père Alexandre, c'est-à-dire plus de trois cents ans.  
« Et lorsqu'Alexandre fut élevé sur le siège archiépiscop-  
« al, que régna le saint Constantin et que les chré-  
« tiens se furent multipliés, Alexandre voulut briser l'i-  
« dole ; mais la population d'Alexandrie l'en empêcha,  
« et ils dirent : « Nous nous sommes habitués à fêter  
« cette idole, et certes douze patriarches se sont succédé  
« et n'ont pas pu empêcher notre habitude ». Il prêcha  
« et leur montra que cette idole n'était ni bonne ni



« mauvaise, et que ceux qui faisaient fête fêtaient Satan.  
« Il leur dit : « Si vous m'écoutez, je vous redonnerai  
« cette fête telle qu'elle était, et si nous brisons cette  
« idole, nous consacrerons son temple en une église au  
« nom de l'archange Michel et nous célébrerons cette  
« fête pour lui et les sacrifices pour Dieu, qu'il soit  
« exalté ; les pauvres et les indigents les mangeront,  
« afin que le grand archange Michel intercède pour nous  
« devant le Seigneur, le Messie ». Et ce bon avis plut ;  
« ils lui obéirent. Ils convertirent le temple en une égli-  
« se au grand ange Michel et elle fut connue sous le nom  
« de *Kaisareion* : elle subsista jusqu'à l'arrivée des musul-  
« mans, puis elle fut détruite ; et les habitants du pays  
« ont continué de célébrer cette fête jusqu'à ce jour » (1).

M. Amélineau conclut : « Tel est ce récit qui contient beaucoup de points obscurs et incroyables ».

Un peu de raisonnement. Écartons la Cléopâtre fille de Ptolémée, car peu importe le nom du fondateur, s'il s'agit d'un temple. L'édifice avait à la place d'honneur une statue de Mercure en bronze qui aurait été brisée par Alexandros I, qui ne fut pas le treizième patriarche, mais bien le dix-neuvième. L'administration d'Alexandros va de l'an 312 à 326 selon les Grecs, de l'an 295 à 318 selon les Coptes, et Constantin ne peut avoir commandé à Alexandrie qu'après l'an 323. Il y a par conséquent confusion entre le *Mercurium* et le *Kaisareion*, placés, l'un et l'autre, dans le même τόπος.

(1) E. AMÉLINEAU. — *La géographie de l'Égypte à l'époque copte.*  
p. 43-44.

La même légende, au sujet de la Saint-Michel, est rapportée par Macrizy, où Mercure devient Saturne et la fête ne se célèbre pas le 12 Baonah, mais bien le 12 Athyr. Le temple de Saturne devenu chrétien prend le nom d'église d'*Alexandre*, et aussi d'église Saint-Michel. Cette église détruite en 969, rebâtie avant 1527, d'après l'opinion de Néroutzos était sise avenue de Rosette, là où se trouve actuellement l'Hôtel de la Municipalité.

Au dedans de l'*Emporium* et des *Navalia* étaient situés les *Apostases* : c'étaient des grands magasins avec des dépôts de bois, de blé, d'étoffes précieuses ; des boutiques à l'usage des marchands de livres et d'orfèvrerie ; tandis que dans la place de l'Heptastade les montreurs de bêtes fauves et d'autres curiosités étalaient leurs entresols et appelaient les passants au son de la darabouha et de la flûte. Le *marché des esclaves* n'était pas loin. Dans ces *Navalia* et les environs rodait et fourmillait une populace de toutes races et de toutes couleurs, habituée aux dangers de la mer, à la fièvre du lucre, à la débauche et aux révolutions. Le quartier *Bendideion* n'était pas bien famé lors même que, près de la Bourse actuelle, on y érigea une église en l'honneur de Saint Athanase.

On appelait *Posidium* (la *Marine*) la partie du grand port qui faisait suite au rivage des *navalia*, et se prolongeait jusqu'au *rivage du roi*. Marc-Antoine, en ajoutant au coude du Posidium une jetée, dont les fondations existent encore sous les eaux (*coma*), s'était aménagé une retraite au centre même du grand port, et dans un accès de mysanthropie, l'avait nommée Timonium. Sur l'es-

planade qui séparait le *Posidium* de la partie occupée par les dépendances des palais royaux, on avait érigé un temple à Neptune. Ce ne fut que plus tard, au déclin de la domination macédonienne, que la reine Cléopâtre VII imagina d'y construire un imposant édifice en l'honneur de Marc-Antoine.

**CÆSAREUM.**— Il semble bien que l'*Antonium* commencé par Cléopâtre VII a fini par devenir le Césareum. L'historique en est aussi claire qu'instructive.

Av. J.-C.

? Commencé à bâtir par les soins de Cléopâtre VII.  
Bataille d'*Actium*.

30. Prise d'Alexandrie par les Romains.

29. On le continue en l'honneur d'Auguste.

13. Placement des obélisques.

ap. J.-C.

160. Dédicace des décurions.

324. Converti en église patriarcale.

356. Saccagé par les soldats de Constance II.

362. Brulé par les soldats de l'empereur Julien.

365. Rebâti.

366. Incendié par les soldats de l'empereur.

368. On va le rebâtir.

415. Assassinat de la célèbre Hypathie.

640. Livré aux Coptes par les Arabes.

? Redonné aux Grecs.

727. Brûlé.

? Rebâti.

912. Brûlé pour toujours.

Voilà le résumé de mille ans d'histoire alexandrine et c'est bien triste. Les fouilles exécutées en 1894 nous ont livré les restes des reconstructions de 368 et après l'an 727 ; une inscription appartient à Caracalla ; d'autres

sont des dédicaces votives ; une troisième appartient à Barouch, fils de Barachias, officier au service de l'empire byzantin. Le plan général de l'édifice primitif a été déterminé par Néroutzos bey, en 1874, lors de la construction de la maison Zahâr-Debbane, boulevard de Ramleh.

LES OBÉLISQUES (AIGUILLES DE CLÉOPATRE). — Pontius, architecte romain, les dressa au devant du Césarée, en l'an 13 av. J.-C. Ces obélisques restèrent là, debout, témoins muets de la décadence de la superbe Alexandrie. L'un d'eux fût renversé, à la suite d'un tremblement de terre. On prétend cependant qu'il y en avait deux autres gisant près du rivage au grand port, et qu'on les voyait nettement au commencement de ce siècle. Mais à Rome, aussi bien qu'à Alexandrie, la confusion entre colonnes colossales et obélisques était très facile. Un plan, quelque peu fantastique, d'Alexandrie dressé au XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle en reproduisait trois, dont deux debout et le troisième renversé.

Ces obélisques ont leur historique à double titre : l'ancienne et la moderne. L'ancienne n'est pas à faire : Néroutzos et Mosconas l'ont développée. La moderne...., c'est *Giovanni di Demetrio* et les *Tribunaux mixtes* qui l'ont faite. On aura probablement oublié une brochure de G. di Demetrio, sous forme d'une épître en huit pages, à M. le rédacteur du *Times*, sans nom d'imprimeur, datée ainsi qu'il suit : *Ramleh-Alexandrie, le 18 juin 1877*.

Dix-neuf années dans l'histoire de l'Égypte moderne, c'est quelque chose. Le directeur général du Service des



antiquités était alors l'immortel Auguste Mariette pacha. Mais l'avocat du Parquet de ce temps-là, s'il faut en croire à la lettre de Giovanni di Demetrio, déclarait que *le Gouvernement Égyptien... n'a pas à prendre soin de tous les monuments antiques enfouis dans le sol des Pharaons, ET QUI N'ONT AUCUN INTÉRÊT POUR LA SCIENCE* ; il aurait conseillé à M. Demetrio *d'utiliser l'obélisque comme fondements de ses bâtisses : il n'en pouvait trouver de plus solides !* (Voir la brochure citée, à la page 5).

STATUE DE LA VICTOIRE. — Des cuivres d'Auguste, ans 40 et 41, portent au revers une Victoire marchant tantôt à droite et tantôt à gauche, mais tenant une couronne et une palme. Cela pourrait nous amener à conclure à l'existence de deux Victoires affrontées. En 1892, M. Zouro a retiré des démolitions des fortifications arabes, près de la gare centrale de Ramleh, la partie inférieure d'une Victoire en marbre : *Aegypto capta*. Elle aurait appartenu au Césarée et daterait de l'an 13 av. J.-C.

TOUR ROMAINE. — Caracalla visita deux fois Alexandrie. Ce fut d'abord en l'an 202, lorsqu'il fit avec son père le tour de l'Égypte ; ensuite il y revint en 216 pour diriger le massacre des Alexandrins. Il était passé presque inaperçu en 202 ; mais en 216, à l'annonce officielle de la prochaine visite impériale, la sympathie des Alexandrins pour le  *fils de Jocasta*  se réveilla, et tout le monde se mit en frais pour lui faire un accueil enthousiaste.

A vrai dire, Jocasta, soit *Julia Domna*, avait sa statue dans la ville ; notre musée (salle épigr. n° 103) en garde la dédicace :

La statue a été érigée en 210 ; l'allusion à Géta Auguste a été rasée en 212.

De 212 à 217, une autre statue a été érigée en l'honneur de Caracalla ; une partie de la dédicace a été recouverte la mer, près la *Tour romaine*.

IMP / [ CAES / ]  
M / AVR / S [ EV / ANTONINVS PIVS ]  
AVG / FEL / [ GERMANIC / ]  
BRITANNI [ CVS.....  
.....

Un Alexandrin en vue, *M. Aurelius Melas*, ouvre la série des monuments grecs en l'honneur de Caracalla (C. I. Gr. 4680):

Ce bon Alexandrin pouvait se flatter d'en avoir dit assez en l'honneur de Caracalla :

« A l'empereur de l'univers, au César Marc-Aurèle  
« Sévère Antonin, le pieux, l'auguste, le sauveur de  
« l'univers, (moi) Marc-Aurèle Mélas, et ainsi que je  
« me nomme habituellement, (j'ai dédié cette statue)  
« l'an XXI, le 12 de Athyr ».

Partie de la statue, avec la base, a été trouvée à Alexandrie, il y a environ 130 ans, et communiquée à *Muratori*.

Les monuments en l'honneur de Caracalla se succèdent. L'inscription n° 105 du Musée d'Alexandrie, trouvée en 1894, est très curieuse.

Le titre de κοσμοκράτωρ, qu'on lui donne, revient habituellement dans les inscriptions impériales d'Alexandrie. Dans l'inscription E. 369 du Musée d'Alexandrie, ce titre est rendu par *dominum orbis terrarum*.

L'œuvre de Caracalla à Alexandrie est décrite, on ne peut mieux, par Crevier (*Histoire des empereurs romains*, t. VII, p. 226 et suiv.):

« Ce n'était pas assez pour Caracalla de se montrer  
« perfide envers les rois et princes étrangers, s'il n'exer-  
« çait son talent odieux contre ses propres sujets; et la  
« vénération profonde qu'il témoignait pour la mémoire  
« d'Alexandre ne put garantir des effets de sa basse et  
« cruelle vengeance la ville d'Alexandrie fondée par ce  
« conquérant. Il est vrai que les Alexandrins, peuple  
« volage et railleur, s'étaient attiré son indignation par  
« des malignes plaisanteries. Ils aimaient, dit Hérodien,  
« à s'égayer aux dépens de leurs princes, et ils hasar-  
« daient souvent contre eux des prétendus jeux d'esprit  
« qui leurs paraissaient ingénieux, mais qui faisaient  
« une plaie dans le cœur des offensés; et l'on sait qu'en  
« ce genre rien ne pique si vivement que la vérité.  
« Ainsi, faisant allusion à la haine d'Étéocle et de Poly-  
« nice, dont l'exemple se renouvelait en Caracalla et  
« Géta, ils attribuaient à Julie, mère de ces derniers, le  
« nom de Jocaste. Ils tournaient en raillerie la vanité  
« de Caracalla, qui, petit, mal fait de corps et sans  
« aucun mérite guerrier, se comparait d'une part à  
« Achille, le plus beau comme le plus vaillant des Grecs,  
« et de l'autre, à Alexandre, le plus grand des héros.  
« Caracalla leur donna lieu de se repentir de cette

« licence, et résolut de la leur faire laver dans le sang ;  
« il commença par les troupes.

« Il annonça qu'il prétendait visiter le plus beau  
« monument subsistant de la gloire d'Alexandre et ren-  
« dre personnellement ses hommages au dieu Sérapis.  
« Les Alexandrins, ne pensant en aucune façon aux  
« sujets qu'ils lui avaient fournis de les haïr, se senti-  
« rent flattés de l'honneur que voulait faire l'empereur  
« à leur ville, et ils se disposèrent à le recevoir avec  
« joie et magnificence. Lorsqu'il arriva, une foule  
« infinie sortit au devant de lui : les concerts de musi-  
« que, les aromates, les illuminations, les fleurs et les  
« couronnes, tout fut prodigué.

« Caracalla prit soin d'entretenir leur erreur. Il se  
« transporta d'abord au temple de Sérapis, où il immola  
« des hécatombes, et brûla sur l'autel un amas prodi-  
« gieux d'encens. De là, il passa au tombeau d'Alexan-  
« dre, et s'étant dépouillé de sa casaque impériale, qui  
« était de pourpre, de son baudrier enrichi de pierreries,  
« des bagues précieuses qu'il portait aux doigts, il offrit  
« au héros tous ces ornements, et les déposa sur le  
« cercueil.

« Tous ces dehors spécieux cachaient le noir dessein  
« d'exterminer les habitants d'Alexandrie. Quant à la  
« manière dont il s'y prit, on trouve quelque variété entre  
« Dion et Hérodien qu'il n'est pourtant pas impossible  
« de concilier. Il suffit de suppléer l'un par l'autre.  
« Selon Hérodien, Caracalla feignit de vouloir former  
« une phalange alexandrine, comme il en avait déjà une  
« macédonienne, et sous ce prétexte, il rassembla dans



« une plaine hors des murs toute la jeunesse de la ville,  
« et il la fit envelopper et massacrer par ses soldats.  
« Dion, qui ne parle point de cette exécution, raconte  
« que Caracalla égorgea d'abord les plus illustres ci-  
« toyens qui s'étaient présentés à lui, avec ce que la  
« religion avait de plus sacré, et qu'il avait accueillis  
« favorablement et admis à sa table; qu'ensuite, son  
« armée se répandit dans toute la ville, où était accourue  
« une foule infinie d'étrangers, et fit main-basse indis-  
« tinctement sur tous ceux qui remplissaient les mai-  
« sons, car tous avaient eu ordre de s'y renfermer, et  
« les rues et les places étaient occupées par les troupes.  
« Le carnage fut si affreux, et il y eut tant de sang  
« répandu, que Caracalla, tout inaccessible qu'il était  
« aux sentiments de pudeur et de pitié, n'osa marquer  
« au sénat le nombre des morts. Il écrivit qu'il importait  
« peu de connaître les noms et le nombre de ceux qui  
« avaient perdu la vie, parce que tous méritaient le  
« même sort. Les corps furent entassés dans des fosses  
« profondes, afin qu'on ne put pas les compter et acquérir  
« ainsi une connaissance exacte de la grandeur du  
« désastre. Quelques-uns mêmes de ceux qui étaient  
« venus avec l'empereur avaient péri dans cet horrible  
« massacre qui dura plusieurs jours et plusieurs nuits,  
« et où la confusion fut portée au degré le plus extrême  
« par la précipitation, par la fureur, par les ténèbres et  
« par la résistance des plus courageux d'entre les Alexan-  
« drins. L'auteur de cette sanglante boucherie la con-  
« templait, comme un spectacle agréable, du haut du  
« temple de Sérapis, d'où il envoyait de temps en temps

« des ordres pour animer la cruauté des assassins. Il  
« termina dignement la tragédie, en consacrant dans  
« le temple du dieu le poignard avec lequel il avait tué  
« son frère.

« On juge aisément que le pillage d'Alexandrie accom-  
« pagna le massacre de ses habitants. Rien ne fut épar-  
« gné, ni le profane, ni le sacré, ni les maisons, ni les  
« temples. Caracalla, non content de ses excès, acheva  
« d'accabler par de nouvelles rigueurs les restes mal-  
« heureux de cette ville avant lui si opulente et si  
« peuplée. Il en chassa les étrangers, hors les négoc-  
« cians ; il ôta les jeux et les spectacles aux Alexan-  
« drins ; il abolit les sociétés de gens de lettres, qui  
« étaient nourris et gagés dans le *Muséum*. Il sépara par  
« des murs et par des tours les différents quartiers de  
« la ville, pour rompre la communication de l'un à  
« l'autre ».

Caracalla n'en voulait pas aux négociants d'Alexan-  
drie, au contraire, il savait que les négociants, à ce  
temps-là, étaient du parti conservateur et qu'ils n'avaient  
d'autre ambition que celle de thésauriser. Mais les  
rhéteurs, les philosophes, les savants enfin que la muni-  
ficence du gouvernement impérial entretenait à grands  
frais, ce Musée enfin osait-il se moquer de l'empereur,  
des négociants, de tout le monde ! L'eussent-ils fait à leur  
risque et péril ! Malheureusement ils bénéficiaient de  
l'Etat. Hadrien avait eu la mauvaise idée de réglementer  
l'instruction publique, de créer l'enseignement supé-  
rieur reconnu par l'Etat, comme faisant partie du rouage  
administratif. C'est ainsi que dans le *Muséum* officiel,

dans *la cage des muses*, se tenaient des cours professés par des savants attitrés, ainsi que dans nos universités. Il y avait des professeurs honoraires, qui ne professaient pas, tout en ayant droit aux émoluments, même sans obligation de résidence. A l'exemple d'Alexandrie, une sorte d'université est fondée à Rome sous Hadrien, et après Rome, c'est le tour d'Athènes. Mais la carrière de l'enseignement n'avait pas de barrières comme aujourd'hui ; rien de plus facile pour les membres du Musée que d'être admis dans la carrière administrative et dans le sacerdoce. A Alexandrie, les places au Musée étaient presque héréditaires de père en fils, les professions l'étant également. Ces savants, de l'œuvre desquels les sciences n'ont pas toujours bénéficié, ces employés de l'Etat avaient la hardiesse de se moquer de Caracalla, de se livrer à des mots d'esprit et de faire des allusions très claires aux cas tragiques de la maison de Septime Sévère. La jeunesse dorée, récemment admise au droit de cité romaine par Caracalla lui-même, prenait elle aussi parti contre son bienfaiteur et lui en voulait parce qu'il n'était pas beau comme Achille, ni heureux en guerre comme Alexandre, eux les fainéants ! C'était de l'ingratitude la plus noire !

Mais revenons à la *Tour Romaine*, tour ni assez romaine, ni assez byzantine, ni assez arabe ; tour sur laquelle se sont triomphalement, dépliées en plein soleil les couleurs de Rome, de Byzance, des Califes, de Venise, des Francs, des rois de Chypre, des Mamelouks, des Osmanlis et de Mohamed-Aly ; tour solitaire depuis le

transport des obélisques à Londres et à Philadelphie, comme s'il s'était agi de vulgaires balles de coton (Rome au moins s'en emparaît par la force des armes). Cette tour qui vient de s'écrouler dans la mer, cette tour, dis-je, est-elle un témoin du massacre d'Alexandrie et du mauvais talent de Caracalla? A la fin du siècle dernier, les savants de la Commission française de l'Égypte, en fouillant près du Césarée, ont mis au jour deux statues en marbre blanc : « l'une, qui est plus grande que nature, « est la statue de Septime Sévère ; l'autre, qui est de « grandeur naturelle, est celle de Marc-Aurèle. La première a le costume d'un guerrier, mais recouvert d'un « manteau grec ; la seconde est revêtue de la toge. Ces « deux statues sont presque entières ; elles sont assez « belles pour mériter d'être conservées (1) ».

Le long des rails du chemin de fer Alexandrie-Ramleh, au pied de la colline de l'hôpital indigène, j'ai trouvé en 1895 la colonne érigée en l'honneur du préfet *Longatus Rufus*. Les fouilles conduites sur l'ordre de Schliemann, mais en son absence, n'ont pas abouti.

Schliemann voulait opérer dans la partie réservée aux palais royaux, occupée en grande partie par la voie de fer de Ramleh et par l'hôpital du Gouvernement.

Strabon a bien distingué entre les palais royaux ἐξωτερικῶν (palais de Silsileh, palais d'Antirrhodos) et les palais royaux intérieurs, τὰ ἐνδοτέρω βασιλεία, séparés de l'Akrolochias par la rue L 4. Dans ces *palais intérieurs* il y avait : a) un *grand péristyle*, mentionné par les anciens et dont on a trouvé quelques chapiteaux pleins d'intérêt ;

(1) SAINT-GÉNIS. — Descr. de l'Égypte, v. 275.



b) la grande *salle aux audiences* ; c) la *terrasse*, entre le *Méandre* et le *Palaestra* conduisant à l'entrée du *Théâtre* ; d) l'*Oplothèca* ; e) la *Bibliothèque* ; f) les *jardins royaux* ; g) la *Pinakothèque*, riche en tableaux célèbres, tels que le *Hyacinthe* par Nikias, le *Ptolémée à la chasse*, par Antiphilos, la *Calomnie*, par Apelles et autres tableaux par Pamphylos, Melanthos, etc. ; h) le *palais des ambassadeurs* ; i) le *Théâtre*, dont quelques degrés en marbre ont été retrouvés en 1892. Pour les détails, il n'y a qu'à lire Lumbroso, dans son précieux livre *L'Egitto al tempo dei Greci e dei Romani*.

En 1892, à l'occasion des travaux d'élargissement de la voie ferrée, à l'intérieur de la gare centrale de la *Alexandria and Ramleh Railway Company*, on mit à jour des restes énormes d'anciennes citernes. Elles se dirigeaient vers les bains Zouro. Si l'on continue plus loin, en longeant le rivage parallèlement à la voie du chemin de fer, on trouve bientôt une pointe s'avancant dans l'intérieur du Grand Port ; la tour qui la couronnait s'est écroulée récemment et les Gardes-côtes en ont emporté les débris. Cette petite tour s'élevait sur des ruines où l'on n'a pas de peine à reconnaître la plus belle époque romaine. Ce sont des ruines d'anciens bains, ruines contre lesquelles, après tant des siècles, l'effort des vagues est demeuré impuissant : elles sont là attestant de la solidité des constructions de cette époque reculée.

M. Saint-Génis, de la commission d'Égypte, après avoir examiné ces ruines, a exprimé son avis dans les termes suivants : « Quoi qu'il en soit, la portion que nous en voyons paraît avoir été un *établissement thermal*.

On peut remarquer, dans la partie inférieure du monument, des petites voûtes en briques, communiquant les unes aux autres et répondant aux bouches de plusieurs fours dans lesquels il paraît qu'on entretenait le feu qui circulait dans ces voûtes, soit pour échauffer l'eau des bains, soit pour porter à un degré déterminé la chaleur des *étuves*. On reconnaît, au-dessus de ces voûtes, des plans circulaires de quatre ou cinq pieds de diamètre, revêtus en briques, dont la surface est vitrifiée en quelques endroits, et qui portent toutes l'empreinte de l'action du feu. Ces parties circulaires étaient probablement des fourneaux. Tout le massif de cette maçonnerie de briques est pénétré par des tuyaux de terre cuite qui portaient les eaux d'un endroit à l'autre ».

Ces thermes étaient annexés à un édifice plus ancien, formé en grands blocs de ce calcaire nummulitique qu'on employait de préférence à l'époque ptolémaïque. Ces blocs ont servi aux Juifs du moyen-âge pour y graver les inscriptions de leurs défunts; il n'est pas rare de trouver de ces inscriptions juives. De l'ancien édifice il ne reste que des traces négligeables. Un petit tronc de colonne dorique est encore *in situ* rongé continuellement par les vagues; la banquette qui avançait l'édifice s'avance dans l'intérieur. On m'avait dit qu'une colonne gisait le long du rivage; ça en avait bien l'air, mais au moment du déblaiement, c'est avec un peu d'étonnement que j'ai reconnu un énorme bloc en granit constituant la moitié du couronnement d'une porte monumentale. Il est enseveli maintenant dans le sable du rivage. Le temple auquel ces ruines auraient appar-

tenu n'est pas connu. Bien d'autres ruines se trouvent quelques mètres plus haut, mais elles sont moins anciennes. Rien d'extraordinaire qu'à un ancien temple dédié à Neptune les Romains aient joint un établissement thermal; l'eau de la mer, dans le manque de sources dans la ville, était élevée à l'aide de machines pour les besoins des consommateurs. L'établissement serait au coude Est de cette partie du rivage qui s'appelait *le Posideion* (aujourd'hui on dirait *la marine*), point de débarquement entre la partie réservée aux rois et l'Emporium.

Il est facile de s'imaginer que, sous le règne de Trajan, le préfet de l'Égypte n'avait ni occasion ni qualité d'occuper pour son besoin personnel toute l'étendue des palais anciennement royaux, et qu'on a dû en profiter pour le bien du fisc. D'autre part, la ville ne possédant ni eaux de source, ni puits où l'on pût puiser abondamment l'eau nécessaire aux thermes publics, aucun autre endroit n'était plus approprié à l'installation d'un établissement de cette nature que le rivage du port lui-même.

La rarissime médaille alexandrine, n° 982 *bis* de la collection de feu Giovanni di Demetrio, est décrite par M. Feuwardent ainsi qu'il suit :

« AYT . TPAIAN . CEB . ΓΕΡΜ.ΔΑΚΙΚ. Tête laurée  
« de Trajan à droite.

« R).BAAINHOY (à l'exergue). Façade d'un magnifique édifice décoré de colonnes, surmonté d'un quadrigé et de plusieurs groupes de figures; dans le champ, la date LIB Æ<sup>10</sup> ».

De ce qui précède, il en résulte qu'en l'an XII de Trajan (style égyptien) on a inauguré à Alexandrie un édifice public, d'une grande magnificence ; cet édifice aurait été nommé BAAINHON, en admettant comme exacte la transcription de M. Feuardent.

Si à l'exergue de la médaille en question l'on pouvait lire BAAANEION, l'orthographe du mot y gagnerait beaucoup, tout en nous indiquant un édifice monumental destiné aux bains. Cette considération a été suggérée à M. Feuardent par M. Longpérier, qui trouve aussi qu'on ne pourra pas admettre qu'à l'époque de Trajan le monnayeur échangea un *A* avec un *I* dans une pièce dont le cours était autorisé par le Gouvernement ; il trouve aussi, et M. Feuardent ne s'y oppose pas, que la façade de l'édifice n'est pas la plus appropriée pour un simple établissement de bains.

Il faut donc garder la leçon BAAINHOY et en trouver telle explication qui puisse nous satisfaire. C'est encore M. Longpérier qui nous guide. D'après ce savant, βαλῆν ou βαλλῆν est un ancien mot phrygien qui signifie *roi*, dont Eustathe a dérivé l'équation :

a) βαληναῖον = βασιλειον.

b) βαλιναῖον = βασιλικόν.

Schenkl, dans son dictionnaire grec, enregistre lui aussi ce mot, comme autorisé par l'emploi qu'en a fait Eschyle, et en le rapprochant à βαλ = *rex*. Quant à moi, s'il m'était permis d'y ajouter quelque chose de personnel, je proposerais de voir dans le grec βαλῆν le sémitique *majestatis*, baâlim.



En revenant à la légende BAAINHOY, il est clair qu'elle est l'équivalent de ΒΑΣΙΛΙΚΟΥ, et qu'elle se rapporte à l'édifice. Je ne vois cependant pas de quelle façon on puisse trouver dans la prononciation du grec à Alexandrie, à l'époque de Trajan, l'explication de la faute d'orthographe H au lieu de AI et je crois que le monnayeur a vraiment gravé EI là où, faute de meilleure conservation, M. Feuardent a dû lire H. Si je suis dans le vrai, une difficulté disparaît et l'on n'a pas trop de peine à admettre qu'un Grec à Alexandrie, sous Trajan, écrit indifféremment BAAINEIOY et BAAHNEIOY.

Mais j'ai supposé que la lecture de Feuardent soit fautive et due à la mauvaise conservation de la pièce ; d'autre part l'adoption d'une dénomination phrygienne pour un édifice royal d'Alexandrie, tout en étant assez ingénieuse, ne saurait nous satisfaire. Tenons-nous en à la lecture BAAINHOY. Il y aurait un moyen de décomposer ce mot énigmatique en supposant qu'elle nous donne transcrit en grec, le titre officiel de l'établissement, soit *Balinae Ulpiae*, *Balinae seu Ulpium* :

BAAIN[AI] H OY[ANION]

faisant Οὔλιον par analogie à Καίσαριον, Σεβάστιον, etc.

J'en suis à conclure que la décoration de la façade importe peu, vu la négligence du monnayeur en l'an XII de Trajan ; l'importance de la pièce est toute dans l'inscription à l'exergue. Il sera bon aussi de noter que la désinence du génitif BAAINHOY n'est pas conforme aux traditions monétaires d'Alexandrie, où l'on donne soit le nominatif, soit l'accusatif du titre officiel de l'édifice : ΤΡΑΙΑΝΟΝ, ΑΔΡΙΑΝΟΝ, etc.

ANTIRRHODOS. — Aucune population maritime de la Grèce n'a attaché durablement son nom aux légendes d'Alexandrie mieux que les habitants de Rhodes.

Dans le Grand Port de l'ancienne Alexandrie, nous connaissons l'île d'*Antirrhodos*, que Strabon dit avoir tiré ce nom de ce qu'elle était, en quelque sorte, l'émule de Rhodes. M. Saint-Génis (page 101), à bon titre, trouve que cette étymologie pourrait bien avoir quelque rapport avec la suprématie que Rhodes avait exercée sur toute cette côte dès l'enfance d'Alexandrie, et avec la manière fine et dédaigneuse dont Cléopâtre l'en fit déchoir, selon Ammien Marcellin. Que, dans ce cas, le nom d'Antirrhode serait une véritable ironie, comme toute l'anecdote rapportée par cet historien sur la construction de l'Heptastadium par Cléopâtre VII.

C'est tant de gagné sur Strabon ; mais M. Lumbroso, en se rapportant au récit de Marcellin, rappelle à ce propos et comme source probable de la légende, le prétendu testament d'Alexandre le Grand dans lequel il serait spécifié que les Rhodiens auront la suzeraineté (ἐπιτροπή) sur les habitants des îles ; d'où l'on pourrait comprendre que les Rhodiens pouvaient prétendre à la haute domination sur les îles de Pharos et d'Antirrhodos avant la construction de l'Heptastade par les Ptolémées.

Mais cela n'est pas suffisant pour nous éclairer sur l'origine de cette désignation d'*Antirrhodos*. Ainsi l'appelaient-on à l'époque de Strabon, d'après une désignation plus ancienne, qui semble placer l'île d'Antirrhodos sur le même parallèle que Rhodes.

AMIRAUTÉ. — Au moment de la prise d’Alexandrie par les Romains, la flotte égyptienne se rendit au vainqueur. A la suite de Marc-Antoine, il y eut une *legio classica*, infanterie de marine ; mais je ne pourrais pas établir si elle fut ou non encadrée dans la *classis* de Cléopâtre. La flotte de cette reine se composait de trois divisions :

*classis alexandrina*, ὁ Ἀλεξανδρινὸς στόλος

*classis niliaca*, ποταμοφυλακίδες

*classis heritraea*, seu *indica*.

La *classis alexandrina*, chargée de la surveillance des côtes de la Méditerranée entre la Cyrénaïque et la Syrie, était formée par un navire battant le pavillon de l’amiral, et par des exères, quinquèrèmes, quadrirèmes, trirèmes, liburnes, etc. L’île d’Antirrhodos, à l’intérieur du Grand Port et près du bassin réservé aux rois, me semble avoir été le siège de l’amirauté. J’en suis d’autant plus convaincu, qu’à l’Akrolochias il y avait une caserne pour l’infanterie de marine et que les sacrifices officiels par les officiers supérieurs de la flotte se faisaient au Césarée. L’amirauté aurait donc eu, à l’époque romaine, son bassin dans le bassin autrefois réservé aux rois, à gauche d’Antirrhodos.

Nous connaissons les noms de quelques navires :

*Isis*, trirème de la *classis Misenensis*.

*Nilus*, trirème de la *classis Misenensis*.

*Perseus*, trirème de la *classis Misenensis*.

*Triptolemus*, trirème de *classis* incertaine.

*Ammon*, liburna de la *classis Ravennas*.

*Nilus*, liburna de la *classis Alexandrina*.

Ce sont des navires qui me semblent être issus du chantier d'Alexandrie.

Pour ce qui a trait aux matelots et officiers de l'escadre alexandrine, je dois rappeler les inscriptions suivantes :

D. M.  
M. ANT. SOPATER  
MIL. CL. PR. RAVEN.  
III. APOLL. ST. XXVII  
NAT. LIBVCVS  
AMMO. IASO. ER.  
ET. BABV. TARSA. SVB  
B. M. P.

« Aux dieux Mânes. *Marcus Antonius Sopater*, matelot dans l'escadre prétorienne *Ravennas*, (embarqué sur) la la trirème l'*Apollon*, ayant 27 ans de service, natif de la Lybie (inférieure). Ammon Iason, héritier, et *Babu Tarsa*, sous-héritier, ont fait ce monument à leur bienfaiteur ».

Ce matelot, à mon avis, fit partie de l'escadre de Marc-Antoine qui se rendit à Auguste, après Actium ; incorporé dans l'escadre impériale, il y mourut après 27 ans de service. L'inscription a été retrouvée à *Cuma*.

Les monuments érigés par l'escadre alexandrine sont probablement ensablés sous les eaux du *Grand Port* ou dispersés dans les ports de la Méditerranée. J'en connais un bien petit nombre. En voici deux :

« De la part des décurions qui se trouvent dans « l'escadre prétorienne, acte d'adoration aux dieux Césars, inscrit dans cette stèle ; de César Lucius Aurèle « Vérus Auguste la sixième année » (D'après Néroutzos. Au *Caesaréum*).

« Pour la santé durable de (notre) seigneur l'empereur Commode Auguste, (nous qui sommes) les capitaines de la *classis frumentaria Alexandrina* ».

PALAIS D'ÉTÉ. — Sur cette pointe du Lochias les rois avaient bâti un palais, quelque chose comme celui de Ras-el-Tin bâti par Mohamed Aly, une résidence estive sans doute, habitable à la belle saison, mais contre laquelle les vagues de la Méditerranée se brisaient avec violence.

TEMPLE D'ISIS LOCHIAS. — On a dit qu'un temple attenant au Palais d'été avait été consacré à Isis, sous le nom de *Artemidos bonae deae, Isidos Lochiados sospitae*; mais je l'ignore et je trouve que, sur ce cap, on a voulu établir un trop grand nombre de constructions publiques.

MARE AD DIABATHRA. — Cette petite partie de la Méditerranée, qui longeait les jetées du Phare et du Pharillon, ainsi que le flanc oriental de l'Akrolochias, portait le nom de *mare ad diabathra*.

CAP LOCHIAS ET DIABATHRA. — La digue contre laquelle se brisait la violence des vagues de la Méditerranée, prenait le nom de *diabathra*. Le cap oriental, lui-même, portait les noms de ἄκρα Λοχιάδος et de *Pharillon*, comme si un feu allumé au *Lochias* indiquait, la nuit, aux navigants la passe plus orientale.

CASERNE DE L'AKROLOCHIAS. — Destinée en même temps à la garde des palais royaux et à la garde de l'arsenal

privé des rois, sis à l'Akrolochias, elle logeait l'infanterie de marine. Ce sont les marins qui s'opposèrent au débarquement de César, qui semblait avoir oublié que les Consuls de Rome devaient déposer les insignes de leurs hautes fonctions dès qu'ils débarquaient dans le Grand Port d'Alexandrie.

MARE ELEUSINIUM.— Cette partie de la Méditerranée qui va du cap Akrolokhias à Montazah semble avoir été appelée *mare eleusinium*, ἡ πρὸς Ἐλευσῖνι θάλασσα: c'est, en tout cas, une dénomination sans importance.

QUARTIERS JUIFS. — A partir de Caligula, Philon nous atteste que les Juifs, chassés de leurs habitations ordinaires par le préfet Flaccus, en furent réduits à habiter εἰς αἰγιαλούς καὶ κοπρίαις καὶ μνήματα, « sur le rivage, sur les collines de tessons et sur les tombeaux ». Il me semble qu'on indique ici trois points différents de la ville ou de ses environs. Ce sont d'abord les αἰγιαλοί, les bords de la mer éleusinienne entre l'Akrolochias et l'*Oppidum Romanorum*; ensuite, c'est le quartier κοπρίαις; au dernier lieu, ce sont les μνήματα, les tombeaux, à prendre soit dans la nécropole de l'est, soit dans la nécropole de l'ouest. C'est évident que les αἰγιαλοί sont à prendre entre l'Akrolochias et le commencement de l'Ibrahimiéh, parce qu'à partir de Caligula jusqu'à nos jours les Juifs n'ont jamais abandonné complètement ces rivages. A Chatby et Hatt-el-Nar on trouve une *nécropole juive*, laquelle est superposée à une nécropole païenne plus ancienne. Dans le cours du moyen-âge la nécropole

juive s'approcha de la ville ; il est très facile de retrouver des inscriptions funéraires en hébreu à partir de l'hôpital du Gouvernement jusqu'à l'Akrolochias, et nous savons que les Sultans de l'Egypte avaient accordé à la communauté des Juifs la propriété d'une longue bande de terrain qui allait jusqu'à la gare actuelle de Ramleh. En conséquence, l'historien Josèphe, en disant que les Juifs habitaient près des palais royaux, n'était pas dans l'erreur. Mais Josèphe veut-il parler de ce qui se passait avant les mesures de coercition employées par le préfet Flaccus ? Dans ce cas, je ne vois pas de quelle manière on place d'habitude le quartier *Delta* à droite des βυτιλιαι, le passage d'Apion statuant assez clairement que les Juifs, avant la persécution de Flaccus, n'habitaient pas au rivage de la mer ἐν τοῖς αἰγιαλοῖς. Ils habitaient donc ailleurs, mais où ? Le quartier Copron est-il suffisamment connu ? Néroutzos bey semble avoir établi qu'il existe de Khâdra à Kom-el-Guilleh une ligne de monticules à tessons et que sur plusieurs points de cette ligne on rencontre des urnes mortuaires, des lampes, des statuettes funéraires ; de sorte que cette ligne aux tessons serait le *Céramique* d'Alexandrie. D'autre part, le pseudo-Callisthène, postérieur à Philon et à Josèphe, connaît la colline Κοπρία ; Théophane connaît le quartier Κοπρών ; ces indications nous portent toujours le long du canal d'Alexandrie, de sorte que Kom-el-Demas peut bien correspondre à un *mons Κοπρία* du Bas-Empire. Les écrivains coptes l'appellent Dimôs ; mais, en rejetant les étymologies empruntées à la langue arabe, je préfère y voir un résidu de Dimósios lophos

ou jardin public. Ce serait dans le quartier Béta. Dans la carrière aux tessons, près de Kom-el-Guilleh, j'ai retrouvé en 1892 un fragment de colonne dédiée par un *procurator* de la station annonaire du quartier dont fit partie cette carrière. Malheureusement la lettre du quartier est à désirer.

Si je suis dans le vrai, il reste acquis que c'était à Kom-el-Dikkéh le quartier Béta habité par les Juifs sous le règne de Trajan, et probablement aussi avant Trajan. La répression de Flaccus, en effet, n'eut pas de suite durable, puisqu'un papyrus de Berlin (1) et un autre de Guizeh (2) nous montrent Claude I<sup>er</sup> très favorable aux Juifs.

Selon ma manière de voir, les Juifs habitaient originairement deux quartiers : le *Delta*, près de l'Agorium, et le *Béta*, à Kom-el-Dikkéh. Pendant la persécution de Flaccus, une grande partie des Juifs dut camper à Coprôn, entre la mer et le canal ; c'est ainsi que les mots ἐξέρχοντο διὰ τὸ πλῆθος εἰς αἰγυπτίου καὶ κοπρίαν καὶ μνημεῖα de Philon deviennent, au point de vue de la topographie, intelligibles, et corroborent à l'affirmation de Josèphe τὸ καλούμενον Δέλτα, συνήκιστο γὰρ ἐκεῖ τὸ Ἰουδαϊκόν. Le quartier qu'ils avaient perdu sous Caligula fut remplacé à ce moment là par le village qu'ils bâtirent près des *lignes françaises*. Le quartier Béta ne fut jamais abandonné. On voit au Musée d'Alexandrie (Pap. n° 108) un fragment du procès pour antisémitisme intenté sous Claude I<sup>er</sup> à Isidore et à Lampon alexandrins. D'autres fragments se trouvent à Berlin (1) et à Guizeh (2).

(1) cf. GRIECHISCHE URKUNDEN du musée de Berlin, t. II, n° 541, et WILKEN, HERMES, XXX, p. 485 et suiv.

(2) Découvert par M. TOUGUET, édité par M. TH. REINACH.



BUCOLIA, TABOUKOLOU, BUBULCUS. — C'est sous cette appellation que le territoire éleusinien est connu, après Aurélien. Les émeutes qui avaient ensanglanté Alexandrie, l'état presque continu de rébellion dans lequel se trouva Alexandrie après le massacre de Caracalla, obligèrent les Romains à des traitements sévères : Aurélien avait rasé le Bruchium ; Dioclétien, pour les besoins du siège, détruisit Eleusis. A partir de ce moment, la désolation du lieu attira les tribus nomades à s'y établir avec leur bétail, sous des tentes peu élevées, ainsi qu'il le faut sur une plage battue en plein par les vents.

EGLISE ἡ ἐν τοῖς Βουκόλοις. — C'est une église évidemment postérieure à Aurélien. La pauvre chapelle où la piété des musulmans voit le tombeau d'un des apôtres de l'Islam, le tombeau du *santon de Chatby*, monument délaissé et en ruines, se dresse au seuil d'une nécropole qui n'est pas musulmane. J'aimerais placer à ce lieu le *memorium*, μνημεῖον, de Saint Marc. Le curé de cette église, en 312 ap. J.-C., fut le fameux Arius, l'hérésiarque. Du *porticus* dont on aurait entouré le *memorium*, pas de vestiges. A ce sujet il me plaît de rapporter, le passage suivant d'Amélineau : « Dans les actes « de Saint Pierre d'Alexandrie, nommé ordinairement « le dernier des martyrs, il est fait d'abord mention « d'une prison où on avait renfermé l'évêque, où le « peuple fit bonne garde pour empêcher son évêque « d'être mené au supplice, où *Arius essaya* une réconciliation, où Pierre est censé avoir eu la célèbre vision

« qui lui est attribuée, et dont il fut enfin obligé de  
« trouver le mur pour pouvoir marcher au supplice à  
« l'insu de son peuple (*Hyvernat*, actes des martyrs de  
« l'Égypte, pages 264, 273, etc.). Ayant réussi à sortir  
« de sa prison sans avoir été remarqué, pendant que  
« le peuple continuait d'en garder les portes, les  
« tribuns l'entraînèrent et se rendirent au lieu nommé  
« *Taboukolôn*, etc. ».

COUVENT DE SAINT MARC, hors de Bab Charki, vers 860  
de notre ère.

M. Lumbroso a annoté le passage suivant de Mabillon  
qui, *facto breviario*, vient de refaire le récit de Bernard,  
moine français, au temps du pape Nicolas, (858-867),  
auteur d'un *Iter ad loca sancta*, le plus ancien, peut-être,  
qui nous soit parvenu.

« *Extra portam orientalem Alexandriae tunc extabat*  
« *Monasterium Sancti Marci cum monacis*; quo ex loco  
« Veneti, ait Bernardus, navigio tulerunt furtim corpus  
« Sancti Marci a custode eius et in suam insulam depor-  
« tarunt; *quod testimonium hominis fere aequalis validis-*  
« *simum est ad firmandam Venetorum possessionem* ».

Le passage est assez décisif, attendu aussi la réserve  
et la gravité habituelle de Mabillon, pour croire à deux  
choses :

1° Qu'il y eut en 860 un couvent de Saint Marc hors de  
Bab-Charki, près de son *memorium*, et qu'il y avait  
un *guardiano*, ainsi qu'aujourd'hui pour Saint François  
d'Assise ;

2° Que la dépouille mortelle de saint Marc, au pis  
aller, en 860, n'était pas dans l'église cophte de Saint

Marc, rue Cléopâtre, cette église étant à l'intérieur d'Alexandrie.

M. Alexandre Maximos de Zogheb (1) nous fait savoir que, dans la tradition des Jacobites, l'église de Saint Marc *intra muros* a été bâtie sous Iohanus III (673-681), patriarche que les Melkites appellent *clandestin*. L'enlèvement du corps de Saint Marc aurait été effectué en 815, sous Christophoros, patriarche melkite, et Jacobos I<sup>er</sup>, patriarche jacobite.

On dirait que, quelques siècles plus tard, les Coptes et les Vénitiens, dans l'idée commune de rendre à Saint Marc le culte qui lui était dû, ont passé outre, et qu'un arrangement s'ensuivit. Frate Arcangelo de Pistoja, qui visita l'Egypte de 1630 à 1638, en prend bonne note : « Li Venetiani tengono ancora una capella nella chiesa di San Marco, dove sta ancora il pulpito sopra del quale predicava l'Evangelista (2) ».

Les *Actes* de la passion du patriarche Pierre, le dernier des martyrs, nous donnent des détails au sujet du tombeau de Saint Marc. Le tombeau de l'Évangéliste était dans le quartier (?) Boukolia : « près de ce tombeau « il y avait un *portique* et une *habitation* où se faisaient « des dévotions en l'honneur de l'Évangéliste. C'était un « *martyrium*, ou un *santon*. Au sud de ce *martyrium* se « trouvait la vallée désignée pour les sépultures. Ce lieu n'était pas loin.

NÉCROPOLE EN PLEIN AIR. — Dès qu'on a dépassé le *santon de Chatby* nous sommes en pleine nécropole de l'Est.

(1) DE ZOGHEB. — *L'Eglise d'Alexandrie*, Le Caire 1894, p. 26.

(2) Cf. LUMBROSO. — *Ritocchi ed aggiunte*, etc. p. 20.

Un certain Ioannidès y cherchait en 1893 le tombeau d'Alexandre le Grand, et ayant détruit une chapelle extérieure de mauvaise apparence, pénétrait dans les hypogées de Chatby. Ayant moi-même entrepris la fouille pour le compte du Musée d'Alexandrie, il me fut possible de me rendre bon compte de l'importance de cette localité. Il y a d'abord un cimetière en plein air : les cippes sont alignés avec une certaine régularité ; ils sont formés de gros blocs en calcaire ayant reçu des moulures très sévères et une stèle en calcaire en forme d'édicule, peinte ; le nom, la paternité, la patrie du défunt sont peints ou gravés à la place de la frise ; dans le champ, on voit quelquefois le portrait du défunt. Des quelques épitaphes recueillies, j'ai appris que le cimetière appartient au déclin de la domination ptolémaïque et au commencement de la romaine. D'ordinaire on a préféré l'inhumation ; dans ce cas, la *fossa* se retrouve au-dessous du cippe, creusée dans le rocher. Le mort gît sous une couche de sable très fin : des vases à vernis noir et rouge, des fioles, des statuettes en terre cuite, des miroirs plats, des albâtres en forment le mobilier. Il y a aussi les restes d'un *ustrinum* et quelques tombeaux prismatiques contenant des urnes cinéraires. La plupart de ces morts étaient des étrangers.

Parmi les cippes, à distance régulière de 6 mètres environ, s'entr'ouvrent des luminaires pour l'éclairage des souterrains, dont nous allons parler.

HYPOGÉES DE CHATBY. — Cette bande de terrain qui va du *santon de Chatby* aux *lignes françaises* est criblée en tous

sens et directions par de très anciens hypogées. J'en ai exploré plusieurs assez vastes, et j'en ai conclu :

1° Que les hypogées en question datent de l'époque ptolémaïque ;

2° Qu'ils étaient annoncés, d'ordinaire, par une chapelle extérieure ;

3° Que dans la chapelle s'ouvrait un puits circulaire ou rectangulaire, toujours vertical, muni d'échancrures, pour faciliter la descente à la porte des chambres funéraires ;

4° Qu'il y avait aussi des escaliers, assez commodes, emmenant aux entrées principales ;

5° Qu'une partie de la nécropole a été usurpée par les Juifs, à partir du I<sup>er</sup> ou du II<sup>me</sup> siècle après J.-C.

La colline est abrupte là où la *vallis ad sepulchra* venait de commencer. Des puits descendent du niveau du sol à une grande profondeur dans la colline, communiquant avec des hypogées d'une grande étendue. Nous avons visité plusieurs de ces hypogées, dont plusieurs inviolés. Ce qui leur donne un intérêt spécial, c'est d'avoir été déjà occupés à l'époque romaine par les Juifs. Au premier coup d'œil, et sous l'action de l'humidité qui détache les enduits, on s'aperçoit que les parois ont été ornées à plusieurs reprises de fresques aux couleurs gaies ; des guirlandes entrelacent les *loculi*, et parmi les boutons de fleurs on voit des moineaux et des hirondelles. Le plafond laisse entrevoir des nudités qui contrastent quelque peu avec l'austérité du lieu. Mais les Juifs sont passés par là : ils ont passé le blanc sur les peintures profanes ; ils ont étendu leurs morts dans la calme

quiétude du tombeau, sans qu'un squelette touchât à l'autre. Et lorsqu'à la suite de fréquents deuils domestiques, l'espace venait à manquer, ils recueillaient pieusement les restes de leurs morts dans des coffrets de terre cuite, qu'on alignait le long des parois, ou bien dans des jarres à panse arrondie, en y gravant quelques fois au couteau le nom du défunt.

6° Qu'à un moment de l'histoire, que je ne pourrais pas préciser, un village appauvri en fit son bien et y déposa pêle-mêle les morts ;

7° Que les Français, à la veille de la bataille de Nicopolis, ont comblé le cimetière en plein air et construit les retranchements qu'on appelle encore *lignes françaises* ;

8° Que les carriers et les douaniers ont fait le reste.

HYPOGÉE DES MERCENAIRES. — Il a été décrit par Néroutzos, en 1888 (*L'ancienne Alexandrie*, page 102 et suiv.) ; il datait de l'époque ptolémaïque et contenait les urnes cinéraires des Crétois, des Thraces, des Galates aux services de Ptolémée III et successeurs. Cette trouvaille, faite en 1885 à Khâdrah-sur-mer, *au nord-est de la ville où commence la nécropole de l'est* (ἐπὶ τῇ πρὸς Ἐλευσίνοι θάλασσῃ), a été dispersée entre Alexandrie, Le Caire et l'Amérique, après avoir profité uniquement à M. P. Pugioli d'Alexandrie. Il est à regretter qu'une publication d'ensemble, avec plans, n'ait pas été faite au lendemain de la trouvaille ; mais M. Pugioli avait autre besogne à faire, et le service des Antiquités n'en eut connaissance que plus tard. On doit à Néroutzos bey ces quelques renseignements et à Merriam et à moi-même le reste. Je

n'ai pas sous les yeux la publication de M. Merriam ; mais bien celle de Néroutzos. Celui-ci nous donne les épitaphes de :

1. MENECLÈS, crétois, officier de cavalerie sous Ptolémée IV.
2. PHILOTAS, ? , capitaine de cavalerie en 214 av.J.-C.
3. ATTALOS, acarnanien, cadet, sous Ptolémée VI.
4. ARCHEDEMUS.
5. TELEMACHOS, crétois, soldat de cavalerie.
6. AGLOCLÈS, de Thèbes en Béotie, (peltaste ?).
7. ARISTANOR, de Hysiæ (peltaste ?).
8. SARAPON, de Libanes, syrien.
9. PHYKION, étolien.
10. PYTHOSTRATOS.
11. CALLÔN.
12. PHILOTAS, de Assos.
13. ANASSON, des Cyclades.
14. AGNAS, de la Thrace.
15. PHILISTA, femme d'un soldat Galate.
16. AEDÉAROTOS.
17. ARCHAGATHOS.

CANAL AGATHODAEMON. — La naissance de ce canal est à prendre au commencement du *quartier Agathodaemon* (μοῖρα ἡ γράμματα), pas loin du temple du Bon Génie, au port fluvial et sur l'alignement de l'Akrolochias. Il fait pendant au Pi-Drakon et mettait en communication le *canal d'Alexandrie* avec la Méditerranée, en alimentant les *thermes Ulpie* et les *thermes byzantins* qui s'étendent entre les Bains Zouro et l'Akrolochias.

PORT FLUVIAL. — Il était au sud du *mesonpedion*, au pont n° 3, alimenté par les eaux du canal d'Alexandrie, et par celles du Mariout. Les marchandises et les tributs provenant de l'intérieur, les prisonniers, les armes confisquées, etc., provenant du Mariout, tout cela était déposé dans ce port et acheminé par le canal Agathodaemon à l'Akrolochias.

CANAL D'ALEXANDRIE. — Son parcours est donné par Théophane (*chronographia*, éd. MIGNE, col. 289), cité par Néroutzos. Il dit que, en 459 ap. J.-C. ὁ ποταμὸς ὠρῶχθη ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἀπὸ τῆς Χερσίου ἕως τῆς Κοπρῶνος. *A Alexandrie le curage du fleuve fut fait de Khéreum à Koprôn*. C'est donc à Koprôn la naissance du canal d'Alexandrie. Déjà au troisième siècle après J.-C., on connaît un quartier Κοπρίν, plus tard Κοπρίαι, c'est-à-dire *décombres*.

Un monument de grand intérêt pour l'histoire de ce canal vient d'être découvert près du pont Hagar-el-Nawatieh. J. M. LE PÈRE (*Mémoire sur le canal des deux mers*, p. 251) est d'avis que le canal d'Alexandrie a existé sous un autre nom avant la fondation de cette ville; on l'aurait agrandi, avec le temps, pour servir aux besoins d'une grande population. Voici l'histoire de ce canal :

An . . . . av. J.-C., creusé pour le service de Rhacotis.

An . . . . av. J.-C., agrandi pour le service d'Alexandrie.

An 459 de J.-C., nettoyé.

An 859 de J.-C., réparé.

An 943, ensablé.

An 1014, nettoyé.



An . . . . , ensablé.

De l'an 1263 à l'an 1265, réparé sans résultat.

An 1310, réparé efficacement.

An 1368, la circulation de l'eau se fait intermittente.

An 1423, recreusé.

An . . . . , ensablé.

Av. l'an 1550, remis en bon état.

An 1573, réparé.

An . . . , la circulation de l'eau se refait intermittente

An 1799, Kléber en propose le recreusement.

Mohamed Aly l'a recreusé durablement.

Anciennement l'eau pour l'irrigation était distribuée à l'aide de conduites en plomb : ces *fistulae* furent enlevées en 1310.

ALEXANDRIE.—CANOPE, par le canal: *Itinéraire de Strabon*.

1. Porte canopique.
2. Route sur la droite, au canal.
3. Canal (ἡ διώρυξ ἡ ἐπὶ Κάνωπον).
4. Eleusis διαίτας ἔχουσα καὶ ἀπόψεις, ἐπ' αὐτῇ τῇ διώρυγι κειμένη.
5. Embranchement du canal de Schédia (ἀπὸ τῆς Ἐλευστίνος, μικρὸν ἐν δεξιᾷ).
6. Tænia et navigation par le canal de Canope, parallèlement à la côte de la Méditerranée.
7. καταγωγὴ de Canope, sur le canal.
8. Héracleion.
9. Os canopicum.

ALEXANDRIE.—CANOPE, par voie de terre.—Dès l'époque byzantine, on connaissait la «porte orientale» où il y

avait une grande tour, ainsi décrite dans une tardive rédaction du pseudoCallisthène :

Ἐν δὲ τῇ κατὰ ἀνατολὴν πύλῃ μεταρσιώτατον πάντων ἕνα πύργον οἰκοδομήσας, ἐν αὐτῷ τὴν ἑαυτοῦ στήλην ποιήσας ἔδρυσεν, περὶ αὐτὸν δὲ Σελεύκου καὶ Ἀντιόχου καὶ Φιλίππου τοῦ ἱατροῦ κ.τ.λ.

*Itinéraire, à partir de Bab-Charqui.*

Canopique.

Nécropole en colline (Hat-en-Nar).

Vallis ad Sepulchra (Ibrahimieh).

Thesmophorion (Sidi Gabir).

Eleusis-les-Bains (sur les bords de lac de Hâdra).

Nécropole d'Eleusis (Ch. d'eau de Ramleh).

Juliopolis.

Salinae, ἑλαί (Mellaha).

DEUXIÈME FOUILLE DE HADRA (Eleusis). — Une cuve à bain, appartenant aux thermes de l'ancienne Eleusis, a été recouverte par les soins du Musée. Une fouille a été opérée à la naissance du monticule qui s'élève à l'ouest du village entre la gare de Hâdra et la route au palais n° 3.

A petite profondeur, étaient des squelettes entassés pêle mêle, sans aucun ordre. Plus bas, étaient des tombeaux d'époque byzantine; les stèles en étaient rudimentaires, les caractères tracés à la hâte. On y a trouvé des grains de colliers, des miroirs en bronze et les restes d'une épée très oxydée, etc. Dans les strates inférieures la fouille était dangereuse, le monticule avait été remué *ab antiquo*, mais, sous les décombres, il gardait encore des restes considérables de l'ancienne nécropole.

Avant tout ce fut une première trouvaille d'urnes cinéraires avec *graffiti* dans une pièce de 3<sup>m</sup> × 2<sup>m</sup>. Dans un coin étaient entassées par centaines les fioles qu'on appelle lacrymatoires. En outre, des jarres, des plats avec restes de couleurs, des petits vases à figures noivrâtres sur fond rouge de l'époque des Séleucides. Les parois du tombeau étaient peintes en bleu clair, rouge foncé et jaune orange.

La voûte en était écroulée et parmi les décombres on recueillit deux sphinx femelles et un épervier en calcaire, de travail grec. Ces monuments en calcaire ornaient jadis l'entrée d'une deuxième pièce de laquelle il nous faut dire quelques mots. A gauche, les restes d'un escalier qui autrefois conduisait à la chapelle extérieure; à droite, un puits funéraire dont on a retiré des bronzes; vis-à-vis, d'autres tombeaux avec des épitaphes très court tracées à la couleur.

De ce couloir nous sommes entré dans une troisième pièce, où nous avons trouvé un autre puits funéraire rendu malheureusement impraticable à la suite des filtrations de l'eau. Il est à croire que ces puits funéraires conduisent à des hypogées et que c'est là que se cache la partie la plus intéressante de la nécropole.

COLUMBARIUM. — Lorsque j'y suis pénétré, en 1894, les *loculi* encore intacts étaient au nombre de vingt-deux sur le côté occidental, de onze sur le côté sud, de vingt-deux sur le côté oriental; mais ce columbaire avait contenu, au moins, une centaine de morts. A l'aide des épitaphes tracées à la bouche des *loculi*, j'ai reconnu ces tombes

dont le nombre était probablement de quatre-vingt-dix. Les défunts s'appelaient, SATYROS, EIRÊNÊ, BÊSA, EUTYCHOS, KLEÔ, THÉANÔ, PANARISTA, DIONYSIA, ARTEMIDÔROS, ASCLÉPIADES, XENARCOS, TIMOCRATES, TELEMACHOS, ESTIEIA, etc. Quelquefois le pays d'origine était donné; ces morts étaient originaires d'Arsinoé ou de Ptolémaïs dans le Barca. Le système d'ensevelissement avait été l'inhumation.

DÉSTRUCTION DE TOMBES A KHADRA. EN JUILLET 1894. — D'autres tombes découvertes en juillet 1894 ont été malheureusement détruites par des ouvriers travaillant à l'élargissement de la voie ferrée, avant que j'eusse connaissance de la trouvaille. Les objets avaient été dispersés brisés ou volés. Une petite partie avait été cependant sauvée par M. l'ingénieur Tripod qui, pour son amour pour la science et pour complaire aux ordres de S. E. Boghos Nubar pacha se donna bien de peine pour retrouver les voleurs et sauver ce qui restait encore de la trouvaille.

Parmi les objets que j'ai eu le bonheur de recouvrer, il est bien à regretter que je n'aie pas trouvé tous les fragments d'un assez grand et beau vase à figures noires sur fond rouge: la présence de ce vase de grand prix atteste à lui seul de l'importance de la tombe qu'on avait dévalisée. Il y avait aussi des *calpes* cinéraires et des grands vases en terre cuite jaune décorés de palmettes à l'ocre rouge.

Le mois suivant on trouva aussi la moitié d'un couvercle de sarcophage en granit.

ELEUSIS-LES-BAINS OU ELEUSIS AU CANAL. — En sortant de la *porte de Rosette* et en se dirigeant au canal, presque à la hauteur du *Thesmophorion*, il y avait le quatrième pont, après lequel le canal suivait les sinuosités de la colline d'Eleusis. Cette colline a une forme triangulaire très marquée: la base entre Alexandrie et le canal, le sommet en direction de l'*Oppidum Romanorum* (Moustapha pacha, ou *Campement des Anglais* de nos jours). A ce quatrième pont il y avait une jetée sur le canal pour l'embarquement et le débarquement des marchandises et des voyageurs. A ce lieu on y doit chercher les bains et les lieux de délices mentionnés par Strabon, qui semble faire question aussi de *cabinets particuliers* ("Εστὶ δ' αὖτις κατοικία πλῆσιον τῆς τε Ἀλεξανδρείας καὶ τῆς Νικοπόλεως ἐπ' αὐτῇ τῇ Κανωβικῇ διώριγι κειμένη, δικάτας ἔχουσα καὶ ἀπόψεις τοῖς καπυρίζειν βουλομένοις καὶ ἀνδράσιν καὶ γυναιξίν, ἀρχὴ τις κανωβισμοῦ καὶ τῆς ἐκεῖ ἰαχυρίας. Strabo, XVII, 16.). Au sujet de la débauche des Alexandrins, *nil sub sole novum*, je citerai, avec la discrétion que comporte la gravité de cette assemblée, un passage emprunté à Sturz (de dialecto macedonico, Lipsiae, Weigel, 1808).

*Laura eudaemonón* Λαύρα εὐδαίμωνων nominabatur ea urbis Alexandriae pars, ἐν ἣ πάντα τὰ πρὸς τροφὴν ἐπολεῖτο. Voir CLEARCH. *Apud* ATHEN., 12, p. 541 A. (Au point de vue de l'étymologie cela aurait son pendant au Caire.) *Scilicet* Λαύρα sive λάβρα (v. CAUSAB. ad ATHEN. p. 848 et DORWILL. ad CHARIT, I. 4. p. 226. ed. Lips), significabat *vicum plateam*. V. HESYCH. et quos ibi ALBERTI laudavit quibus add. MATTHAEI lectt. Mosqu. Vol. II p. 87. Sed in HERMESIANACTIS. (vers 336 av. C.) versu 65 apud ATHEN. 13, p. 598 D. ubi

λαῖοι *Macedoniae* tribuuntur, interpretes non male hoc nomen Latine reddidisse videtur *lupanaria*. Cf. SCHWEIGHAUS. *an-madv*, t. VII. p. 244.

Néroutzos bey, avec une mélancolie bien comprise, écrit : *Le faubourg d'Éleusis était célèbre anciennement pour ses lieux de plaisance aussi bien que pour son temple de Cérès et de Proserpine, appelé Θεσμοφροσιον* (POLYB. XV, 29 et 33). *On y célébrait, chaque année, la fête des Thesmophoria et les mystères éleusiniens* (EUSEB. PRAEPAR. EVANG., III, 12), *suivant le même rituel que les mystères d'Éleusis près d'Athènes, avec la procession du καλῶς καὶ ὁδοῦ chantée par Callimaque* (HYMN. AD CER.), *et avec le cortège de flambeaux, λαμπραδηφορίαι* (ANCIENNE ALEXANDRIE, p. 110).

ÉGLISE CHRÉTIENNE. — Quelques restes d'une église byzantine ont été employés dans la construction d'une maison à Khâdra. Le cimetière chrétien, d'Ibrahimieh à Moustapha pacha, devait en être une dépendance.

On me dit que M. Golenicheff, le savant archéologue de Pétersbourg, a visité près des *lignes françaises* une chapelle souterraine chrétienne : je l'ignore.

*Thesmophoreion*. — A ce temple de Cérès et Coré doit-on, avec probabilité, rapporter l'inscription suivante, achetée par l'Institut Egyptien et éditée en décembre 1873 par feu Néroutzos.

« Pour le bien du roi Ptolémée  
« et de la reine Arsinoë,  
« dieux philopatores,  
« Apollonius (fils) d'Ammonius et  
« Timokion (fille) de Krisilaos et les enfants (à eux),  
« à Cérès et à Proserpine et à la Justice ».

M. Néroutzos la date du règne de Ptolémée IV Philopator (225-205 av. J.-C.).

Ce temple git dans la propriété de la Daïra de S. E. Ibrahim pacha à Sidi Gabir. C'était autrefois un endroit de promenade et de dévotion très fréquenté; on y tua la malheureuse Agathoklée, qui avait été la maîtresse de Ptolémée IV. Le péribole du temple peut encore être reconnu dans les fouilles organisées en 1892 par S. E. Daninos pacha et consorts. Le temple était décoré de statues colossales en granit, travaillées à l'époque ptolémaïque. Partie d'un groupe colossal a été découverte par Daninos pacha; la tête colossale d'une deuxième statue a été découverte en 1896 par Abdallah Attya.

HYPOGÉE DES ENVOYÉS AUX FÊTES D'ALEXANDRIE.— Chaque année, de la Grèce ainsi que des colonies et des îles arrivaient des députations sacrées composées de *théores* (θεωροί) *archithéores* (ἀρχιθεωροί) et *ambassadeurs* (πρεσβευταί), à l'occasion des grandes fêtes religieuses. C'étaient des personnages de marque, des vieillards probablement, à en juger par le fait que plusieurs d'entre eux sont morts à Alexandrie. Néroutzos bey en a reconnu l'hypogée et nous a conservé le souvenir de :

ANDROMES, fils d'ÉPIGÈNE, crétois ;  
ARISTOPOLIS, fils de ARISTODÈME, de Ptolémaïs ;  
THÉONDAS, de Samothrace ;  
ALEXICRATES, rhodien ;  
SOTIÛN, fils de CLÉONDAS, de Delphes ;  
TIMASITHÉE, fils de DIONYSIOS, rhodien ;  
HARPALOS, fils d'ARSAMOS ;

HÉGÉSIAS, d'Apollonie ;  
HIÉRONIDES, fils de LAMPON, de Phocée ;  
APOLLODORE, fils de LYSIUS, de Maronée ;  
RHÔXIS, fils d'APOASIS, d'Etenne.

Récemment, M. DÉLAMARRE (*Les deux premiers Ptolémées et la Confédération des Cyclades*, Paris, Klincksick 1896) a édité un texte découvert en 1893 à la pointe du sud-est de la petite île de Νέουρτζι, située en face de la côte nord-ouest d'Amorgos. Dans ce décret des synédres des insulaires, sur l'invitation de Ptolémée II, on accepte de prendre part aux fêtes d'Alexandrie en l'honneur de Ptolémée I<sup>er</sup>, défunt. M. Delamarre place la date de ce décret entre 280 et 274 av. J.-C., mais le décret ne donne pas le nom des fêtes en l'honneur de Ptolémée I<sup>er</sup>. Dans l'hypogée en question on a retrouvé l'inscription suivante, que j'emprunte à Néroutzos :

« L'an IX du roi, Sotiôn, fils de Cléon, de Delphes,  
« envoyé en mission sacrée pour annoncer les fêtes des  
« *Sotiria*. Par les soins de Théodote, acheteur ».

Le nom des fêtes, σωτήρια, est donné ; l'inscription est de l'an IX de Ptolémée Evergète.

AQUEDUC D'ELEUSIS. — Dérivé du canal d'Alexandrie, à 400 mètres du quatrième pont, il traverse la colline d'Eleusis sur une longueur de 850 mètres, les détours pas comptés, avec un embranchement en direction du santon de Sidi Gabir et un autre en direction de Nicopolis.



VALLIS AD SEPULCRA. — Néroutzos dit que *les chroniqueurs ecclésiastiques, en parlant de la vallée qui se trouve entre la nécropole de l'est et L'OPPIDUM d'Eleusis, l'appellent vallem juxta sepulcra*. Je dois cependant faire observer que si les hypogées sont creusés dans les collines au nord et au sud, il ne serait pas exact de dire que des tombeaux en plein air n'aient pas été érigés dans la vallée en question. Nous pouvons même affirmer qu'à partir de l'époque byzantine on ne fit pas de distinction entre collines et vallées ; la mort eut raison de cette bande de terre, de la mer à Eleusis, sans distinction de hauteur et de vallée.

HEROUM ?—Sur la colline qui sépare la gare d'Ibrahimiéh de la mer, on trouve des tronçons de colonnes qui ont certainement appartenu à quelque monument important. J'aurais pensé à l'*héroum* de Stratonice si ce n'était qu'il y a des rosaces pouvant mieux appartenir à un arc de triomphe qu'à un héroum. Nous sommes effectivement sur la route de l'*oppidum romanorum* à Alexandrie et il peut se faire qu'ils soient les restes d'un arc de triomphe pour Titus ; parce que l'arc de triomphe pour Trajan me semble avoir été élevé hors de Moharem bey.

NÉCROPOLE CHRÉTIENNE. — Elle s'était, peu à peu, superposée à la nécropole romaine, à partir des lignes françaises et jusqu'à Bulkeley. Les quelques ruines insignifiantes qu'on voit près de la voie ferrée entre Sidi Gaber et Moustapha pacha peuvent attester de la

destruction des chambres funéraires opérée en 1891 et 1892. Dans une chambre j'ai lu, à cette époque là : « O seigneur, aide celui qui a bâti (cette chambre) ! » et sur chaque côté on voyait  $\div \vdash$  : dans le tombeau de *Glykytati* (*Dulcissima*), disparu, on lisait :

« Que Dieu se souvienne de la déposition et de l'heureux trépas de Glykitati. Que le passant en lisant (cette épitaphe) fasse un souhait ».

La nécropole orientale a été pillée ; il serait difficile d'y faire des fouilles régulières, à cause des maisons qui en couvrent maintenant la plus grande partie. Il me suffira de noter, en passant, les monuments suivants :

1. Urne en albâtre ; sur la panse de l'urne, en caractères d'époque ptolémaïque :

ΔΗΜΩ ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΩΣ

« (Je suis) *Demó*, femme de Héraclite d'Alexandrie ».

2. Urne en albâtre, de bon style, actuellement en possession de M. Alderson, ingénieur. Sur la panse :

DIIS / M  
VLPIAE VENERIAE

« Aux dieux Mânes. (Cendres) de *Ulpia Veneria* ».

3. Sur une plaquette en marbre blanc ; lettres enduites en rouge ; rédaction fort incorrecte :

D / M  
CECILIA ROGATINAI  
TVMVLVM / VIXIT  
AN / DVO / MES / SEPT

« Aux dieux Mânes. Tombeau de *Cæcilia Rogatina*, « qui vécut deux ans et sept mois ».

4. Stèle en forme d'édicule. Calcaire. Traces d'ovoles ; le fronton est peint en rouge. En lettres d'époque ptolémaïque :

APTEMISIA (Musée, salle C).

5. Stèle en calcaire, en forme d'édicule dorique. Dans le champ, en relief, une jeune fille caresse un pigeon. En lettres d'époque ptolémaïque :

NIKΩ (Musée, salle C).

6. Stèle en calcaire, en forme d'édicule dorique. Dans la frise :

ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΣ ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ

ΗΕΡΣ

Dans le champ, le portrait presque effacé du défunt.

7. Calcaire numismale ; stèle en forme d'édicule. Sur la frise, en lettres ptolémaïques :

APTEMIAΔΩΡΟΣ

CIMETIÈRE MILITAIRE ROMAIN. — On l'a détruit de fond en comble en 1871, pour faire place au palais et aux casernes de Moustapha pacha. Il était situé entre le mur occidental de l'Oppidum et le cimetière actuel de Sidi Gaber. Le sol est jonché des ossements de nos légionnaires, et c'est avec un sentiment de tristesse et de pitié que je vais à ce lieu vous rappeler, d'après les inscriptions parvenues à ma connaissance, les noms et l'état de service de quelques-uns de ces braves officiers et soldats, selon l'unité tactique à laquelle ils ont appartenu.

ALA I THRACUM MAURETANA.

D'après une dalle funéraire trouvée en 1895.

' D . M '

L . VETTIVS VALE <sup>rius ?</sup> <sup>ns ?</sup> *ve-*  
TERANVS EXACT . *alae I. Thrac.*  
MAVRITANAE

« Aux dieux Mânes. *Lucius Vettius Valens* (ou *Valerius*)  
« vétéran congédié de la première *ala* des Thraces et des  
« Maures ». Notre soldat de cavalerie est donc mort ou  
sous Septime Sévère , ou après cet empereur.

#### LEGIO III CYRENAICA CLAUDIA.

Cette légion campait à l'*Oppidum Caesaris*. D'après un papyrus du fond Glyménopoulos, elle reçut de Claude I<sup>er</sup> le titre de *Claudia*, avec les légions VII, XI et XII. Sous Néron elle fut remplacée par la XII *Fulminata*, transférée de Cappadoce à Alexandrie (Dion Cassius). Sous Titus, elle est de nouveau à Alexandrie, fait la campagne de Palestine contre les Juifs ; avec Titus, elle rentre à Alexandrie. Sous le règne de Trajan, elle est envoyée en Arabie et remplacée par la XV<sup>e</sup> *Apollinaris*.

1. . . . .

LEG . III . CYR .

7 IVLI SATVRNINI . IMP .

TITO . VIII . COS . A . XXII

« (X... soldat dans la) légion troisième, la Cyrénaï-  
« que, de la centurie de Julius Saturninus, étant l'em-  
« pereur Titus consul pour la huitième fois ; à l'âge de  
« 22 ans ».

Cet anonyme est donc mort l'an 80 de J.-C.

A ce titre funéraire on ajouta, évidemment plus tard :

T · COMINIVS BASSVS · DA  
MASCO · MILITAVIT · AN  
NOS · XXII · VIXIT ANNOS  
XXXX · H · E · S ·

« *Titus Cominius Bassus*, natif de Damas, milita 22 ans  
« il vécut 40 ans; il est enseveli ici ».

2. C · FARSVLFIVS STR  
ABO · PTOLEMAIDE · N ·  
M · LEG · III · CYR · > IVLI · SAT  
VRNINI · ANNOS VIXIT ·  
XXV · MILITAVIT · ANNOS ·  
IIII · H · S · E ·

« *Caius Farsulfus*, natif de Ptolémaïs, soldat dans la  
« légion troisième, la Cyrénaïque, centurie de Julius  
« Saturninus, vécut 25 ans; il milita quatre ans. Il est  
« enseveli ici » (1).

LEGIO VII GEMINA. — Le C. I. Gr. nous a gardé sub  
n° 5842, l'inscription suivante trouvée à Naples.

« Aux dieux Mânes, à *Claudia Antonia*, à sa femme la  
« très douce, (a érigé) Tibère Claude Aurélien, de la  
« tribu Quirina, tribun dans la légion *VII gemina* ».

(1) NÉROUTZOS: ἐπιγραφαι, p. 12.

LEGIO XXII. DEIOTERIANA.

1.

T · GAVIDIVS · T · F · QVI ·  
PRIMVS · VTICA · MIL ·  
LEG · XXII · DEIOT · ⁊ VALERI ·  
FABIANI · VIXIT · ANNIS  
XXXIX · MIL · ANN · XIX CVR ·  
EGIT P · VALERIVS PRIMVL ·  
MIL · LEG · III · CYR · ⁊ IVLI NIGRI  
H · S · E

« *Titus Gavidius Primus*, fils de Titus, dans la tribu  
« *Quirina*, natif d'Utique, soldat dans la 22<sup>me</sup> légion, la  
« Déiotérienne, sous le centurion Valère Fabien, vécut  
« 39 ans, ayant été 19 ans dans l'armée. Aux soins de  
« *P. Valerius Primulus*, soldat dans la 3<sup>me</sup> légion, la Cyré-  
« naïque, sous le centurion Julius Niger. Il est enseveli  
« ici ».

2.

LEG · XXII · DEIOTER ·  
⁊ CAESELLI FVSCI  
M · PONTIVS M · F · POL ·  
SABVRIVS · GAL ·  
VIXIT · ANNIS XXV ·  
MILITAVIT · ANNIS II · HIC  
SITVS  
H · E · S.

« (Tombeaux de la) 22<sup>me</sup> légion, la Dejotérienne : cen-  
« turie de *Caesellus Fuscus*.  
« *Marcus Pontius Saburianus*, fils de Marc, dans la tribu  
« *Pollia*, natif de la Galace, a vécu 25 ans, ayant été  
« 2 ans dans la milice. Il est déposé ici : il est enseveli  
« ici ».

3.

C. OCTAVIO C · F · CLA ·  
VALENTI · MIL · LEG · XXII  
ꝛ · CRITTI · FIRMI · CORNICVLARIO  
CASTRICI PROCVLI PRAEF · ASTRORVM

« A *Caius Octavius Valens*, fils de Caius, dans la tribu  
« *Claudia*, soldat dans la 22<sup>me</sup> légion, centurie de *Crittus*  
« *Firmus*, promu à *cornicularius* de *Castricius Proculus*  
« préfet du campement ».

Inscriptions d'officiers et soldats de la *legio II. Traiana*  
*fortis germanica antoniniana severiana* décédés à l'Oppidum  
Romanorum.

1.

DIS · M · LABERIVS  
FORTVNATVS · M ·  
LEG · II · T · F · G · COH · IIII  
AST · PRI · MIL · AN · XXIII  
EQVINVS POMPEIANVS  
OPTIO SECVNDVS ERES  
— B — E — M · M · FECI

2.

D · M  
AVR · COINTO · QVADAM  
MILITI · LEG · II · TRAIANE  
CHOR · VIII · PR · POSTER  
HERES POSVIT MARITO  
DVLCISSIMO · BENEMER /

3.

POMPEIVS VERINVS MIL · LEG · II · TR · F  
OR · GER ꝛ VIR · POST STIP · VIII ANTISTIVS P  
ROBVS PROCINSTITVS BEN · M · P

4.

D · M ·

AVR · ALEXANDRVS QVANDAM  
SIGNIFER LEG · II · TRAIANAE FOR · GER ·  
COHOR · II · HASTATI PR · NATIONE MACE  
DON · STIPENDIORVM XIII ANNOS VIXIT  
AN · XXX · AVREL · HELIODORVS LIBERTVS  
ET HERES MONIMENTVM FECIT DIGNIS  
SIMO PATRONO V · VO

« Aux Dieux Mânes. *Aurelius Alexandros*, qui fut  
« porte-enseigne de la deuxième légion, la Trajane,  
« la vaillante, la germanique, *hastatus prior* de la deu-  
« xième cohorte, macédonien d'origine, ayant milité 13  
« ans. *Aurelius Héliodorus*, son affranchi et héritier, a fait  
« ce monument à son très digne protecteur.... ».

5. . . . .

*mil* · LEG · II · TR · FORT  
*q* VI MILITAVIT  
*annos* XXXV  
HERES EIVS  
*dignis* SIMVM

6.

. . . . .  
. . . INC . . .  
VIX · AN · XXIII  
MI · L SE TRA FO G

7.

(*d.*) M · M  
(*Aur.*) MVCIANVS  
(*mil*) LEG · II TRAIANE  
(*for*) TIS GERMANICE /  
RI POST ST QVI  
(*vix*) IT ANNOS XXX MESES  
I EX TES  
(*tam*). HER · G · A ... O ET  
(*pia*) CONIVX MARITO  
ET TIVS



« Aux dieux Mânes. Marc (Aurèle) Mucianus, soldat  
 « dans la deuxième légion, la Trajane, la vaillante, la  
 « germanique,  
 « qui vecut 30 ans et . mois et (. jours). Les héritiers  
 « testamentaires, Gaius A...o, la femme à son mari,  
 « et ... tius ..... (ont fait ce monument).

Q · IVL · PRIMVS IMAG · LEG · II · TRAIANE  
 GER · FOR · ANTONINIANAE STIP · XXX  
 NAT · AFER · DOMO THEVESTE TRANS  
 LAT · EX LEG · III · AVG · P · V · VIXIT AN  
 NIS / 7 XXXXV ~ AVRELIA DIOS  
 CORVS ~ MARITO AMANTIS '  
 SIMO FECIT ~

« Quintus Julius Primus, *imaginifer* de la deuxième  
 « légion, la Trajane, la germanique, la vaillante, la  
 « Antoninienne, qui milita 30 (?) ans, natif de la pro-  
 « vince d'Afrique et de la ville de Theveste, transféré  
 « de la troisième légion, la *Augusta pia victrix*, vécut  
 « plus ou moins 45 ans. C'est Aurelia Dioscoros qui a  
 « fait (ce monument) à son très affectionné mari ».

9.

Ici c'est la fille d'un soldat.

D · M ·  
 BRVTTIAM ROGATINAM  
 FILIAM CARISSIMAM NAT ·  
 AFRAM QVAE VIXIT ANN · XI  
 BRVTTIVS · PRIMVS · MIL ·  
 LEG · II · TR · PATER POSVIT

10.

Q · LVCRETIVS Q · F · PVP ·

SIGNIFER

ANNOR · XXXVII · H · S ·

« Quintus Lucretius, fils de Quintus, de la tribu  
« Pupia, porte enseigne, qui vécut 37 ans, est enseveli  
« ici ».

Inutile de relever à ce lieu les fautes qui se sont  
glissées dans la rédaction grecque de l'építaphe.

C · NIGER C · F · POL · MISS

AMASIA ET M ·

LONGINVS M · F · POL · GANGR ·

MIL · LEG · III 7 LAELI TIRON

(*A suivre*).

